Chapitre 1
Un truc sur son machin

Depuis ma rentrée en CM2, j'ai un réveil. Un bleu. Électronique. Je l'ai acheté avec ma mère au BHV. Je l'adore. Il est garanti un an. La nuit, la trotteuse fait un bruit tout doux quand elle passe d'une seconde à une autre. Souvent je me réveille avant l'heure de l'alarme juste pour écouter l'aiguille qui fait son petit travail d'aiguille.

6 h 59 et 57 secondes, 58, 59.

La grande aiguille claque, il est 7 h 00.

Je reste couché encore 5 minutes. 5 minutes, ça fait combien de secondes ? 60 secondes par minute fois 5, ça fait 3 000 secondes. Je me mets à compter dans ma tête mais j'arrête très vite, à 72.

Aujourd'hui nous sommes lundi. L'école commence, comme d'habitude, à 8 h 30 avec M. Ben Salah, mon maître. Il est très baraqué, ce maître. Il doit faire du rugby.

Je m'appelle Abel, je viens d'avoir 10 ans. J'ai dormi avec juste le bas de mon pyjama. Le vieux, le rayé gris et bleu.

Dans la cuisine, la lumière est allumée, pourtant il n'y a personne et ça sent bon le café.

Mon père dort, sans doute. Ce n'était pas dans ses habitudes, mais, depuis quelque temps, ça lui arrive de ne pas se lever avant 11 heures.

C'est mon père qui a monté la cuisine. Avec l'aide d'un ami de son frère. Il a aussi poncé les parquets et repeint tout l'appartement en blanc, sauf les plafonds qui étaient en assez bon état quand on a emménagé.

J'aimais bien bricoler quand j'étais en maternelle.

J'enfile mon tee-shirt de la veille. Il fait frais ce matin. Il fait jour aussi. Nous sommes le 14 avril.

Depuis la cuisine je peux apercevoir la porte de la chambre de mon père : elle est fermée.

Il n'y a pas grand-chose dans le Frigidaire. Un reste de blanquette dans une assiette creuse recouverte de film alimentaire. La blanquette, ça n'a pas l'air bon quand on la regarde comme ça, mais en fait c'est une tuerie, surtout celle de mon père. Il met très peu de crème fraîche, et il fouette la sauce avec un fouet à pâtisserie. Ça mousse un peu, comme de l'écume. La blanquette, c'est du veau.

Il y a aussi du pain noir allemand en tranches très fines. Une compote en tube. Du lait. Des piments dans un bocal d'huile.

Je me fais un chocolat chaud dans le four à micro-ondes que la mère de mon père lui a offert. Je n'aime pas les fours à micro-ondes, ça ne sert à rien, à part à réchauffer (ce qu'on peut très bien faire dans une casserole), ça ressemble à une vieille télé et les ondes sont dangereuses pour notre santé. Je cherche de quoi petit-déjeuner dans les placards au-dessus de l'évier. Il n'y a que du

pain azyme et un pot de miel que nous avons rapporté d'un week-end dans le Loir-et-Cher. Il est presque vide. Je me fais une tartine de pain noir allemand avec du miel que je trempe dans mon chocolat tiède.

La fenêtre de la cuisine donne sur un immeuble de bureaux. Ils sont encore fermés à cette heure-ci. Il y a juste la dame qui fait le ménage. Tous les matins, je la regarde. Elle me regarde aussi. Il y a bien cinquante mètres entre nos deux fenêtres, mais elle fait quand même un signe de la main. Je lui fais un signe à mon tour.

Parfois je la cherche dans la rue quand je pars pour l'école, mais je ne sais pas si je pourrais la reconnaître. De loin elle a l'air gentille.

Est-ce qu'elle trouverait mon père beau, est-ce qu'elle pourrait tomber amoureuse de lui ?

Je prends une douche et me lave en même temps les dents. C'est très pratique pour se rincer. C'est joli le dentifrice qui forme une spirale blanche avant de disparaître dans le trou.

Je me savonne avec un gel au cédrat. C'est, je crois, une espèce de citron qui pousse dans une

région d'Italie qui s'appelle la Calabre. L'eau devient froide alors que je ne me suis pas complètement rincé. Je pousse un cri muet, tellement je suis surpris. Je sors de la douche, mets une serviette autour de la taille et, dégoulinant encore, je vais frapper à la porte de la chambre de mon père.

– Papa ? Papa lève-toi, papa ?

Je frappe plus fort. À mes pieds, il y a deux flaques très bien formées. J'ouvre la porte doucement, la chambre est dans le noir, la fenêtre est grande ouverte. Ça sent l'odeur de mon père et de Paris.

– Papa, il n'y a plus d'eau chaude dans la salle de bains.

– Vois ça avec ta mère.

– Papa !

Comme si ma mère vivait toujours là.

Mon père se redresse encore tout endormi. Il est torse nu. Il tend son bras vers sa veste qui est sur le dossier d'une chaise, fouille dans une poche et en sort une enveloppe.

– Merde, j'ai pas payé l'électricité.

– Non, les lumières marchent.